Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 40

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188381

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ora vaitsé lo conset: Ne vo z'einmodâ pas po Dzenèva sein avâi dix centimes dein voutra catsetta, et se vo ne lè z'âi pas, passâ-vo dè câfé!

La Maison de l'Aveugle.

I

La maison était petite, basse, formant pavillon, située au fond d'un jardin isolé et perdu. Jamais de cris trop bruyants ne s'y entendaient. Les visites y étaient rares, les sorties peu fréquentes. Par les fenêtres entr'ouvertes, le soleil lui-même n'y pénétrait qu'avec discrétion.

« C'est la maison de l'aveugle, disait-on dans le quartier. »

On exagérait, M. Dormoy n'était pas complètement aveugle et, à l'aide de sa canne, il pouvait encore se diriger sur une grande route ou par une rue peu encombrée. Mais il était plus prudent qu'on l'accompagnât, ce qui arrivait fréquemment quand, dans les beaux jours, il faisait sa petite promenade l'après-midi.

C'était quelquefois sa femme, une grande personne, mince, au visage jeune encore, mais fatigué et triste; cependant, le plus souvent une de ses filles, Adrienne ou Lucienne, toutes deux jumelles, de même taille, jolies à ravir, blondes, un peu pâles, et qu'on disait fort instruites.

On les connaissait peu, du reste, l'aveugle ne recevant que quelques membres de sa famille ou des amis étrangers au quartier. Mais elles étaient toujours si soignées dans leur mise à la fois simple et d'un goût parfait; elles paraissaient si modestes et si réservées dans leurs manières, qu'il eût été difficile de ne pas les remarquer et de s'y intéresser quand on les rencontrait.

On les aimait surtout pour l'affection toute particulière qu'elles semblaient porter à leur père et les soins empressés dont elles l'entouraient. Soins délicats de tous les instants, l'aveugle souffrant à la fois du corps et de l'esprit.

Ce qu'on n'aurait pu dire, par exemple, c'est celle des deux enfants qu'on préférait, la plus jolie, la plus douce ou la plus intelligente. Toutes petites, on les prenait l'une pour l'autre; depuis qu'elles étaient devenues presque des femmes, cette ressemblance s'était encore tellement accentuée, que tout le monde se surprenait à les confondre.

— Etes-vous mademoiselle Adrienne ou mademoiselle Lucienne ?... leur demandaient souvent les fournisseurs.

— Je ne sais plus moi-même, répondait en souriant l'interrogée, mais en cherchant bien, je crois que je suis Adrienne.

— Enfin, à quoi vous distingue-t-on, il doit bien y avoir en vous quelque chose qui diffère ?

— Oh ! oui, ma sœur est meilleure.

Ne disait-on pas que la mère elle-même quelquefois s'y méprenait; quant au père, ses yeux le servaient mal d'abord et puis la tendresse de ses deux enfants n'était-elle pas semblable ? Cependant, il y avait un moment où l'aveugle ne pouvait faire erreur.

« Voici pourquoi, expliquait un jour la mère à une voisine qui l'interrogeait : « Toute petite, un jour Lucienne est tombée et s'est cassé le bras droit. Depuis, l'enfant a toujours éprouvé une grande faiblesse dans ce membre, et ressent une vive douleur quand on le presse un peu fort. Il en est résulté que, lorsque la petite offre le bras à son père, c'est toujours le gauche, tandis que sa sœur a l'habitude de lui présenter le droit. »

Sans cette particularité, comment en effet se rendre compte : même taille, même voix, même visage et même caractère, vif, enjoué, malgré le voile de tristesse que jetait sur l'existence journalière de tous la mélancolie persistante du vieillard.

Le sort avait été cruel, en effet, pour Monsieur Dormoy.

Artiste de grand mérite, graveur apprécié à qui la fortune avait souri au début d'une profession ordinairement aride, à l'âge où l'on commence à peine à se classer dans toute carrière libérale, son nom était fait, sa réputation établie. Mais les nuits avaient été trop longues, trop laborieuses, et la lueur chaude de la lampe lui avait brûlé les yeux. A quarante ans, il fallait abdiquer, s'isoler, se laisser oublier.

Arrêt terrible pour l'artiste, mais plus terrible encore pour le père de famille, car avec le travail, l'aisance s'en était allée et la gêne était venue.

Ce n'était que la gêne, il est vrai, car le graveur avait longtemps persévéré, maniant le burin jusqu'à la dernière heure; de son côté, la ménagère réalisant des prodiges d'économie. Puis les filles avaient grandi, et instruites, comme nous l'avons dit, excellentes musiciennes, elles ne restèrent pas inactives, cherchèrent des leçons qu'elles n'eurent pas de peine à se procurer, et ce furent elles bientôt qui amenèrent sous le toit humble et assombri de l'artiste un bien-être relatif.

Bien-être, calme, lueur pâle de soleil, elles apportèrent tout, les chères petites, donnant encore au vieillard foudroyé par la destinée la force d'aimer la vie.

Un soir, quand vint l'heure du repas, la place de l'une des filles resta inoccupée à la table de famille.

— Adrienne a dû être retardée à sa nouvelle leçon, répondit la mère d'une voix hésitante, quand son mari lui demanda quelle était celle de leurs deux enfants qui manquait.

— Elle t'avait prévenue ? fit M. Dormoy.

— A peu près.

Et comme le lendemain le même fait se reproduisait, le visage de l'aveugle se rembrunit, mais il ne réitéra pas son interrogation. *(A suivre.)*

Boutades.

Deux vignerons dégustaient ensemble, l'autre jour, un moût excellent, et qui promet un vin capiteux.

— Quelle fine goutte ça va donner, dit l'un d'eux; puis, regardant son verre en souriant, il ajouta : Mais que de coups de poing il y a là-dedans !

L'année était mauvaise pour nos agriculteurs; le foin avait presque totalement manqué, au point qu'un pauvre homme de Bussigny diminuait chaque jour la ration de fourrage destinée à sa chèvre. Il fit si bien qu'au bout de deux mois de ce régime, la bête succomba.

— C'est dommage, dit le paysan..., au moment où elle commençait à s'y habituer !

Une dame, qui dissimulait son âge, commit l'imprudence d'oublier un jour un passeport sur un meuble. Une personne, jetant par hasard les yeux sur ce document compromettant, sourit en lisant cette indication traîtresse : *Née en 1825*. La dame, s'apercevant trop tard de son étourderie, et voulant en détruire l'effet, s'écria avec vivacité : « Oh ! ce passe-port est très vieux ! »

L. Monnet.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.